



**HAL**  
open science

## La Renaissance arabe au XIXe siècle : médiums, médiations, médiateurs

Yves Gonzalez-Quijano

► **To cite this version:**

Yves Gonzalez-Quijano. La Renaissance arabe au XIXe siècle : médiums, médiations, médiateurs. Boutros Hallaq et Heidi Toelle. Histoire de la littérature arabe moderne. Tome 1. 1800-1945, Sinbad Actes Sud, pp.71-113, 2007. hal-00428522

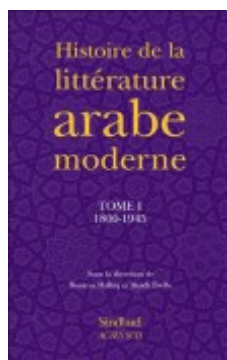
**HAL Id: hal-00428522**

**<https://hal.science/hal-00428522>**

Submitted on 28 Oct 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## La Renaissance arabe au XIX<sup>e</sup> siècle : médiums, médiations et médiateurs.

Yves Gonzalez-Quijano / Gremmo

L'histoire culturelle du monde arabe, lorsqu'elle ne veut pas se contenter de produire un catalogue de titres et de noms liés entre eux par des filiations et des influences<sup>1</sup>, n'a guère d'autre recours que de chercher l'ombre rassurante de l'Histoire avec une majuscule. Sans doute, celle-ci est-elle en mesure de proposer plus d'une grille d'analyse, mais cela ne va pas sans danger tant le regard de l'historien peut, dans certains cas, figer les analyses dans un essentialisme rigide, lourd de présupposés idéologiques<sup>2</sup>. Le plus souvent, le vrai risque consiste à faire perdre aux faits de culture leur spécificité, leur dynamique et leur rythme propre, en ne faisant des œuvres et de leurs auteurs que les dociles illustrations de courants et de tendances essentiellement politiques. Sans aucunement tourner le dos un éclairage dont la pertinence, en soi, n'est pas en cause, la mise en perspective retenue ici se propose de rendre à l'univers de la production culturelle un peu de son autonomie. Librement inspirée par les conceptions du fondateur de la médiologie<sup>3</sup>, qui fait des mutations techniques un des vecteurs des transformations symboliques, cette tentative de panorama se présentera en trois temps : médiums, médiations, médiateurs... Cette progression ne sera donc pas celle de la chronologie : il s'agira plutôt de représenter trois facettes complémentaires d'une même réalité, la transformation en profondeur, voire l'entier bouleversement, du système de production symbolique commun à toute une région.

Il faut bien, en effet, poser une telle hypothèse si l'on veut parler – comme il nous paraît légitime de le faire pour peu que l'on soit capable de s'en expliquer – d'une littérature arabe et d'une culture, « modernes » au plein sens du terme, c'est-à-dire objectivement distinctes de ce qui a précédé. Naturellement, aucune culture ne surgit du néant car elle est une recreation née du brassage de formules et de matériaux hérités des générations antérieures. La littérature du XIX<sup>e</sup> siècle arabe n'échappe pas à cette loi. Cependant, ses propositions, qui sont aussi le fruit du passé, font clairement apparaître, sur le *continuum* de cette culture multiséculaire, une articulation, ou encore une « pliure », suffisamment marquée pour que l'on parle couramment dans le monde arabe dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle d'une « nouvelle époque » (*asr*

1 Pour aider à cette mise en perspective néanmoins, l'essentiel des faits littéraires et culturels, mais aussi politiques et techniques mentionnés dans cet article sont regroupés dans une chronologie à la fin de l'article.

2 Faut-il préciser que la plus affligeante illustration d'une telle tendance est fournie par un ouvrage récent de l'orientaliste Bernard Lewis, dont on a pu dire qu'il est l'inspirateur de la politique, dans la région, des néo-conservateurs américains ? Cf. *What Went Wrong?: The Clash Between Islam and Modernity in the Middle East*, 2003.

3 R. Debray, *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard, 1991.

*jadîd* ou *hadîth*)<sup>4</sup>. Pour lui donner un qualificatif, on peut retenir celui de moderne ou lui préférer, comme on le fait en arabe aujourd'hui, celui de *nahdawî* (littéralement, celui qui appartient à la *nahda*, à la Renaissance arabe).

### 1. Renaissance ou rétablissement ?

« Renaissance arabe », telle est en effet la manière dont on évoque, d'ordinaire, la production littéraire et culturelle dans cette région du monde à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, pour signaler le tournant considérable qui marque cette époque. En préambule, il n'est pas inutile de s'arrêter, ne serait-ce que brièvement, à ce que recouvre une dénomination qui est bien loin d'être strictement descriptive. Tout au contraire, l'expression introduit d'emblée une lecture que l'on n'hésitera pas à qualifier de biaisée. En français<sup>5</sup>, elle évoque ainsi une histoire particulière, celle des nations européennes s'arrachant aux « ténèbres » du Moyen Âge pour jeter, sur les bases d'un retour conscient aux modèles classiques, les prémices de la modernité et des Lumières...

Or, en instituant, sans la moindre critique historique, un tel parallèle avec l'expérience européenne – parallèle rien moins qu'innocent au regard de l'expansion coloniale qui correspond, comme l'a rappelé Edward Saïd, à la constitution de la « science » orientaliste<sup>6</sup> –, cette comparaison obscurcit les phénomènes qu'elle cherche à nommer bien plus qu'elle ne les éclaire. Il est vrai que l'on peut entendre que cette ère nouvelle de la culture arabe comporte, en même temps qu'un mouvement d'emprunt (*iqtibâs*), un retour aux règles essentielles léguées par les Anciens, une volonté de revivification (*ihyâ'*) du patrimoine hérité<sup>7</sup>. Toutefois, à travers cette mise en perspective implicite avec l'expérience européenne, on perçoit bien que l'accent est clairement mis sur la rupture du « monde arabe » (une dénomination qui, en soi, pose problème<sup>8</sup>) avec son passé récent, condition, pourrait-on croire, de son entrée dans la modernité des Lumières et de la raison... À l'image de travaux menés dans d'autres domaines historiques, l'histoire culturelle arabe, focalisée sur les seuls apports extérieurs, s'est bornée, dans plus d'un cas, aux marques les plus évidentes du changement, et a presque systématiquement ignoré les œuvres qui s'écartaient de cette logique.

Les historiens ont intégré, depuis, la nécessité d'introduire davantage de complexité dans leurs analyses. Reconnaisant sa dette à l'égard d'un Jacques Berque notamment<sup>9</sup>, Albert Hourani a ainsi suggéré de prendre en compte deux rythmes de changement, indissociablement mêlés l'un à l'autre : le premier, endogène, plus ancien mais aussi plus

---

4 S. Sheehi, « Arabic Literary-Scientific Journals: Precedence for Globalization and the Creation of Modernity », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 25, n° 2, 2005.

5 On parle également en allemand d'*arabische Renaissance*. Pour le monde anglo-saxon, Albert Hourani a proposé, sans vraiment l'imposer dans l'usage, l'expression de *Liberal Age*.

6 E. Saïd, *Orientalism*, 1978.

7 Sur ces deux notions, cf. H. Toelle, dans H. Toelle et K. Zakharia, *A la découverte de la littérature arabe*, 2003, pp. 200 et sq.

8 Dans le dernier quart du siècle, les textes des premiers nationalistes arabes évoquent un « orient » (*sharq*) d'où surgira peu à peu la notion moderne de « monde arabe », notion à laquelle font concurrence d'autres représentations telles que celle de la « communauté musulmane » (*umma islâmiyya*) pour un Kawâkibî, notamment dans son ouvrage *Umm al-qurâ* (1902), ou encore celle de l'Etat nation qui peut, dans le cas égyptien par exemple, se forger de manière très précoce, y compris par rapport à nombre de pays européens.

9 Cette évolution, parfaitement notable à travers les préfaces des différentes éditions d'un ouvrage désormais classique, *Arabic Thought in the Liberal Age*, est bien commentée dans l'introduction d'un ouvrage coédité par le grand historien. Cf. A. Hourani, S. Khoury, et M. Wilson, *The Modern Middle East*, 1993.

lent ; le second, externe, plus récent mais aussi plus violent. En fonction de la variété des contextes locaux, leur interaction a pris à chaque fois des formes particulières qui expliquent, par exemple, l'essor phénoménal à cette époque de Beyrouth par rapport à d'autres villes sur les rives orientales de la Méditerranée<sup>10</sup>, mais aussi, *a contrario*, l'évolution très différente d'autres cités, ailleurs dans le monde arabe, à l'ouest du Maghreb par exemple ou encore dans la Péninsule arabique. En dépit des travaux d'un Georges Delanoue<sup>11</sup>, les analyses portant plus particulièrement sur les questions culturelles semblent avoir eu plus de difficulté à suivre la même voie. Sans rien ôter à l'importance des transformations à proprement parler radicales qui se produisent tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut pourtant élargir les problématiques traditionnelles, pour retrouver des continuités, des permanences, au-delà des changements et des ruptures (trop) manifestes. À vrai dire, il suffit d'être plus attentif à ce que laisse entendre l'expression arabe pour échapper aux parallélismes réducteurs des « Renaissances » comparées et pour mieux percevoir comment les acteurs eux-mêmes ont vécu cette expérience. En parlant de *nahda* – le terme, qui semble avoir été d'abord utilisé dans les pages d'*Al-Muqtataf* dans le dernier quart du siècle et auquel on accole le qualificatif d'orientale ou d'arabe (*sharqiyya*, *'arabiyya*), supplante peu à peu celui d'*islâh*, aux connotations plus religieuses<sup>12</sup> – ils nous disent ainsi leur sentiment de participer à un « redressement », dans un mouvement de « remise sur pied » qui montre bien qu'il s'agissait pour eux, non pas d'une mise au monde, mais bien d'une remise en route, d'un nouveau départ...

Pour différentes qu'elles soient, il n'y a pas d'incompatibilité entre ces deux visions des transformations culturelles à l'œuvre durant le XIX<sup>e</sup> siècle, celle qui met l'accent sur la volonté interne de rétablissement et celle qui laisse entendre la nature largement exogène des modèles par lesquels le monde arabe fait son entrée dans la modernité. À tel point que pour une très large fraction des protagonistes de cette époque, le monde auquel ils appartenaient ne pouvait renouer avec sa gloire passée, retrouver confiance en lui-même et s'engager vers le progrès, qu'en empruntant la voie autrefois suivie par les « Occidentaux » lors de leur propre « résurrection » (*ba'ath*, en arabe, un terme clé du vocabulaire politique arabe moderne). Cette conception conciliatrice (*tawfiqiyya*, ou encore *wasatiyya* ou *ta'âduliyya*) est présente dès l'origine, dans l'œuvre d'un Rifâ'a al-Tahtâwî (1801-1873) par exemple, lorsqu'il suggère de s'ouvrir aux sciences modernes exogènes (*al-'ulûm al-barrâniyya*) tout en conservant le socle des croyances locales (*al-'ulûm al-jawâniyya*). Qu'elle demeure plus ou moins fermement défendue, ou qu'elle soit violemment rejetée, en partie ou en totalité, par certains mouvements dits salafistes notamment (du mot *salaf*, les Anciens), sa permanence dans le débat sur la culture et la littérature arabe modernes, tout au long des deux derniers siècles, met en évidence ce qui s'est joué à une époque que des historiens font remonter, significativement, à la Campagne d'Égypte du général Bonaparte en 1798 : en fait, la disparition d'un âge où le monde d'expression arabe n'avait pas besoin d'interroger sa relation à son passé, et pouvait choisir ses relations avec l'Autre, et même l'ignorer superbement.

La Renaissance arabe, *al-nahda al-'arabiyya*, c'est en conséquence le début d'une ère où la principale culture située à la périphérie immédiate de l'Europe – proximité non seulement géographique mais aussi historique et même anthropologique tant il y a d'histoire partagée de part et d'autre du pourtour méditerranéen<sup>13</sup> – se trouve engagée dans un « dialogue » qu'elle

10 L. Fawaz, *Merchants and Migrants in Nineteenth-Century Beirut*, 1983.

11 G. Delanoue, *Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1982.

12 M. K. al-Khatîb, *Takwîn al-nahda al-'arabiyya*, *op. cit.*

13 Sur les réalités difficiles à reconnaître de cette histoire malgré tout partagée, voir en particulier B. et L. Benassar, *Les Chrétiens d'Allah*, 1987.

n'a pas le choix de refuser de toute manière, avec l'universalisme des Lumières, sans doute, mais aussi avec les premières manifestations d'une économie à l'échelle de la planète, que l'on nomme aujourd'hui mondialisation. Au fil du siècle, cette confrontation donnera naissance à une affirmation politique, celle du nationalisme arabe en particulier, qui apparaîtra au grand jour à partir des années 1870, notamment lorsque la presse s'en fait le porte-parole. Ce fait est bien illustré par des publications comme le *Nafir suryâ* créé en 1860 par Butrus al-Bustânî (1819-1883) et qui devient, à partir de 1862, *Al-Jinan*, auquel collaborera également son fils, Salîm al-Bustânî (1847-1884). Ce « protonationalisme » arabe, dirigé contre les puissances occupantes européennes mais aussi contre l'Empire ottoman, ne cessera de prendre de la vigueur malgré la répression qui frappera certains éditeurs de journaux, tels Abd al-Ghanî al-'Uraysî (1894-1916), le fondateur d'*Al-Mufîd*, exécuté à Beyrouth en 1916, à l'âge de 25 ans. Ce courant politique coexiste toutefois avec d'autres revendications, à commencer par celles qui sont davantage axées sur le référent religieux et qui nourrissent un réformisme (*islâh*) proprement musulman. Un de leurs premiers chefs de file, Muhammad 'Abduh (1849-1905), est ainsi nommé en 1879, par le khédivé Ismaïl Pacha (1830-1895), rédacteur en chef de *al-Waqâ'i' al-misriyya*, le premier « journal » moderne de l'histoire arabe fondé en 1828 par Muhammad 'Alî (1769-1849).

### **Butrus al-Bustânî**

Issu d'une famille où figurent plusieurs hauts responsables religieux maronites, Butrus al-Bustânî (1819-1883) – *al-mu'allim* (le maître) – entre en contact avec les missionnaires américains présents à Beyrouth dès l'année 1840, à l'occasion notamment de la traduction arabe de la Bible (il se convertira d'ailleurs, comme Fâris Shidyâq son compagnon d'études, au protestantisme). Entamée dès l'année 1843, ses publications touchent à de nombreux domaines, à commencer par la langue. Publié en 1870, son dictionnaire, le *Muhît al-muhît*, est en chantier depuis le fin des années 1840. Traducteur, collaborateur à l'Imprimerie américaine, Butrus al-Bustânî se dissocie de plus en plus de ses protecteurs pour affirmer un nationalisme naissant dont il est un des premiers défenseurs. Pour cela, il crée l'Ecole nationale en 1863, ce qui est aussi pour lui l'occasion de rappeler la nécessité de dispenser l'éducation aux femmes également. Mais surtout il fonde en 1870 le journal *Al-Jinan* dont le titre, plusieurs fois interdit, renaîtra sous différentes formes qui, toutes, jouent autour du patronyme de son fondateur et qui porte une devise, restée célèbre : *Hubb al-watan min al-'imân* (l'amour de la patrie est un acte de foi). C'est dans un des premiers éditoriaux de la revue que Butrus al-Bustânî lancera une interrogation, dont les échos devaient résonner longtemps sur le théâtre intellectuel arabe : pourquoi sommes-nous en retard ? (*Limâdha nahnu muta'akhhhrûn ?*). Aujourd'hui encore, son nom reste associé à la rédaction de la première encyclopédie moderne, *Dâ'irat al-ma'ârif*, mise en chantier à partir de 1876, auquel collabore son fils, Salîm (1847-1884), lui-même formé par un des maîtres de l'époque, Nâsîf al-Yâzîjî.

Au-delà des divergences sur le diagnostic et les remèdes nécessaires par rapport à une crise dont tous s'accordent à reconnaître la gravité, l'ensemble des acteurs qui participent à l'effervescence de la scène culturelle arabe à cette époque, notamment durant le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, ont en commun un point essentiel, dont l'évidence est telle qu'il passe souvent

inaperçu alors même qu'on peut considérer à juste titre qu'il s'agit là de la principale innovation qu'apporte la *nahda*. Leur engagement sur la scène culturelle et intellectuelle traduit un véritable coup de force symbolique ; l'artiste, le penseur, l'intellectuel de la Renaissance arabe sont engagés dans un projet éducatif, dans une action réformatrice, voire révolutionnaire, relevant d'une visée *sociétale*, c'est-à-dire pour laquelle la pensée, la culture et l'art fondent leur raison d'être sur une légitimation d'ordre non plus transcendantal, ni même strictement esthétique, mais au contraire politique, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire par rapport à tout ce qui fait la réalité profane des collectivités humaines.

## 2. Etapes et foyers d'une nouvelle configuration culturelle

D'un point de vue temporel, un découpage, grossier sans nul doute, mais néanmoins révélateur de l'accélération et de l'amplification du mouvement, permet de distinguer au sein de l'histoire culturelle arabe trois moments principaux. Une bonne première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est caractérisée par la mise en place, sur un mode relativement continu mais en définitive assez lent, d'initiatives aussi fondamentales que réservées pour l'essentiel au domaine de l'infrastructure. La seconde période, celle des deux ou trois décennies suivantes, introduit une modification importante : la dynamique impulsée de « par en haut », c'est-à-dire des sphères du pouvoir, devient davantage avec le temps une poussée « d'en bas », qui prend appui sur une base sociale un peu plus large. Il faut cependant attendre les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle pour que les conséquences de ce long processus acquièrent leur pleine expression, grâce à la mobilisation d'une véritable *intelligentsia* productrice de valeurs qui, dans quelques domaines au moins, trouvent un écho certain auprès d'assez vastes secteurs d'une population de plus en plus urbaine et éduquée.

Durant la première étape, la dynamique est d'origine essentiellement politique. Après l'échec, à Istanbul, de plus d'une tentative pour contrecarrer le cours de l'histoire alors que le retard de l'Empire ottoman sur les puissances européennes s'accroît inexorablement, c'est essentiellement en Égypte, mais aussi en Tunisie, que quelques hommes de pouvoir s'efforcent de jeter les bases institutionnelles d'un projet modernisateur. Celui-ci implique la formation de nouvelles élites (les missions de formation à l'étranger, en Égypte, vers le premier quart du siècle, coïncident avec le début d'une nouvelle période de réformes, les *tanzimat*, à Istanbul). Il requiert aussi la création de nouvelles institutions telles que le *Journal officiel*, ne serait-ce que pour publier les règlements administratifs. Il faut encore une réforme éducative, par la définition de nouveaux cursus et l'ouverture d'établissements modernes : écoles et instituts de formation et de traduction se multiplient à partir du début des années 1840, et l'on passe ainsi d'une seule école publique secondaire dans l'Empire ottoman en 1883 à cinquante et une en 1894<sup>14</sup>.

Ces différentes mesures sont au service d'une modernisation qui passe par l'élaboration d'une nouvelle formule politique. De fait, si l'on prend assez de recul pour saisir leur logique d'ensemble, les réformes qui inaugurent la Renaissance arabe ont bien en commun de tendre à donner une légitimité « rationnelle » à l'exercice traditionnel de l'autorité symbolique et au monopole de la violence, précédemment adossé à une justification d'ordre de type transcendantal. En effet, la Raison, le Progrès et le Bien collectif (*maslaha 'amma*) sont autant

---

14 B. Fortna, *Imperial Classroom: Islam, the State and Education in the Late Ottoman Empire*, 2002. Important, l'effort éducatif restera insuffisant, sur l'ensemble de la région, au regard des évolutions mondiales, et cela reste l'un des principaux « échecs » de la *nahda*. Ch. Issawi, « Middle East Economic development, 1815-1914: the General and the Specific », in *The Modern Middle East*, op. cit..

de notions qui sous-tendent différentes décisions telles que la promulgation du *'ahd al-amân* par la Régence de Tunis en 1857, ou encore celle du décret de Gülhane par la Sublime Porte en 1839 (ouvrant une période de réformes qui culminera avec la Constitution, vite abandonnée, de 1876). Elles vont contribuer à une reformulation du principe ancien de la *maslaha*, qui se dégage de l'emprise étroite de la sphère religieuse dès lors que cette dernière n'est plus l'unique source de légitimation intellectuelle. Un espace d'intervention est ainsi ouvert dans le champ social ; un nouveau type d'acteurs va peu à peu s'y investir.

Le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle marque le début de ce que l'on pourrait qualifier de « vraie Renaissance ». Les initiatives en faveur du changement, de moins en moins pensées dans une stricte imitation de l'exemple européen, ne sont plus limitées à l'étroite sphère soumise à l'influence directe du pouvoir politique, quelle que soit sa forme, et gagnent désormais des secteurs plus larges de la société. Le monde de la production intellectuelle commence alors véritablement à opérer une mutation qui témoigne, en particulier dans le domaine littéraire, d'un véritable renouveau. La première phase avait permis la réussite de quelques hommes hors du commun, auteurs d'œuvres exceptionnelles (*Talkhîs al-ibrîz* de Rifâ'a al-Tahtâwî par exemple, publié en 1834 et traduit en turc dès 1840). Par la suite, de telles publications perdent progressivement de leur caractère exceptionnel, en même temps que sont posés les fondamentaux de la production littéraire moderne : premières représentations théâtrales à Beyrouth, en 1848, d'un Marûn Naqqâsh (1817-1855) par exemple et plus encore publication en 1855 du premier – et immense – texte de fiction de l'époque moderne, *Al-Sâq 'alâ al-sâq*, de Fâris Shidyâq (1804-1888). Les premières décennies de la seconde moitié du siècle confirment cette orientation, avec une accélération du rythme dans l'ensemble des domaines. Des institutions culturelles et d'enseignement voient le jour : Musée du Caire et École normale supérieure en 1863 et 1872, Syrian Protestant College et université Saint-Joseph à Beyrouth en 1866 et 1875 ; des œuvres d'un type nouveau sont publiées telles, en 1865, *Ghâbat al-haqq*, roman philosophique de Fransîs Marrâsh (1836-1873), ou, en 1872, *Zanûbyâ*, un roman historique de Salîm al-Bustânî. Les publications imprimées se multiplient et l'on arrive en Egypte à un total de quelque 1 400 titres par an à partir de cette époque au lieu de 400 seulement auparavant. Mais surtout, des organes de presse, non plus seulement gouvernementaux, mais également privés voient le jour : *Mir'ât al-ahwâl* à Istanbul en 1855, *Hadîqat al-akhbâr* à Beyrouth en 1858, *Al-Jawâ'ib* – où l'on retrouve Chidyâq, là encore – à Istanbul en 1860...

Il faut néanmoins attendre le dernier quart du siècle pour constater l'ampleur de la mutation en train de se produire, avec un dernier élément, d'ordre géopolitique cette fois. La nouvelle scène culturelle arabe acquiert alors sa structuration « moderne » autour d'un pôle dominant, Le Caire, secondé par différents foyers, de fait périphériques, au premier rang desquels figure naturellement Beyrouth. Ainsi, c'est durant les toutes dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle que la vie intellectuelle arabe s'organise, et pour longtemps – car la situation perdurera largement au-delà de la seconde moitié du siècle suivant –, autour de la capitale égyptienne, associée à Alexandrie. L'Égypte tire ainsi profit d'avoir été le premier foyer de réforme grâce aux mesures initiées au début du siècle par Muhammad 'Alî. Mais elle est aussi, en définitive, la principale bénéficiaire du véritable essor de la Renaissance arabe, pourtant largement associée, au départ, à Beyrouth et à sa région.

En effet, sous le règne, entre 1876 et 1909, d'Abdülhamid II, le durcissement des autorités ottomanes inquiètes des transformations sociales, culturelles et politiques à l'œuvre dans les provinces arabes, à commencer par les plus proches, contribue à l'émigration vers l'Égypte des élites intellectuelles levantines. Ces exils sont encouragées par d'autres facteurs,

notamment d'ordre politique (tensions confessionnelles à Damas et dans la montagne libanaise) et économique, car le rapide développement du pays du Nil, grâce aux cultures cotonnières en particulier, ouvre dans ce pays de nombreuses possibilités, surtout pour des individus éduqués, comme c'est souvent le cas pour cette immigration en provenance de régions où les missions chrétiennes ont été particulièrement actives. Cette population, relativement peu importante par le nombre<sup>15</sup>, exerce pourtant une influence décisive sur le plan culturel. Ces *shawâm* – littéralement ceux qui sont originaires du *bilâd al-Shâm* (à peu près la Syrie et le Liban d'aujourd'hui) – ont en effet joué un rôle essentiel en investissant en masse le secteur en pleine expansion des nouvelles technologies de l'époque, celui de l'impression mécanique. Journalistes, traducteurs, ils participent au mouvement de rénovation et de création littéraire, à l'image d'Adîb Ishaq (1856-1886) ou de Najîb Haddâd (1867-1899) qui font partie des premiers dramaturges arabes. Mais on doit aussi à ces hommes de lettres du Levant la création de maisons d'édition – Dâr al-ma'ârif par Najîb Mitrî (en 1890...) et d'un grand nombre d'organes de presse qui ont dans plus d'un cas vu d'abord le jour au Liban et dont certains figurent encore aujourd'hui parmi les plus importants de la culture arabe moderne. Pour ne retenir que les titres plus célèbres et les plus durables car nombre d'expériences sont éphémères, on peut citer *Al-Ahrâm* fondé en 1876 par les frères Taqlâ (Salim, 1849-1912 et Bechara, 1852-1901) et *Al-Muqtataf*, la même année, par Ya'qûb Sarrûf (1852-1927) et Fâris Nimr (1856-1951), ou bien encore *Al-Hilâl* et *Al-Manâr*, respectivement créés, en 1892, par Jurjî Zaydân (1861-1914) et Rashîd Ridâ (1865-1935).

### **L'émir Abdelkader (1826-1883)**

Retracer l'histoire des grandes figures la *nahda*, c'est dans bien des cas suivre les errances d'hommes de plume et d'action cherchant ailleurs meilleure fortune, ou choisissant l'exil pour échapper aux rigueurs de la censure, quand ce n'était pas les deux à la fois ! Ces voyages se font bien souvent du monde arabe vers l'Europe ou bien, si c'est à l'intérieur du cadre régional, du Levant vers l'Égypte : Alexandrie Le Caire... L'itinéraire de l'émir Abdelkader rompt avec ses régularités et, si ce n'est un détour forcé par la France lors de sa captivité, il met en évidence au contraire un « désir d'Orient » : premier pèlerinage à La Mecque à l'âge de 18 ans avec un détour par Bagdad le temps d'une initiation à la confrérie *naqshabandiyya*, puis, après les années de lutte et de détention, installation à Damas en 1855 pour mieux se rapprocher, spirituellement, du maître suprême, le philosophe et mystique Ibn al-'Arabî.

Dans sa retraite damascène, l'émir se consacre à l'étude, en éditant notamment l'œuvre maîtresse du maître, *Al-futûhât al-makkiyya*. Il écrit également des poèmes mystiques, ses mémoires... Mais quand éclatent les émeutes confessionnelles de Damas en 1860, une partie importante de la population chrétienne de la ville trouve asile dans la maison de l'émir. Et lorsque celui-ci doit négocier avec les autorités ottomanes, qui n'ont guère cherché à éviter le drame, son interprète n'est autre que Rizq Allah Hasûn, le fondateur, à Istanbul, du premier quotidien arabe privé. L'histoire arabe moderne aura rattrapé ainsi celui qui avait peut-être voulu lui échapper par cette sorte de retour aux origines, tout entier marqué par la foi.

15 A. Hourani (« The Middleman in a Changing Society. Syrians in Egypt in the Eighteenth and Nineteenth Centuries », *The Emergence of the Modern Middle East*, 1981) estime qu'elle représente, à la fin du siècle, quelque 40 000 personnes, installées, pour moitié d'entre elles, au Caire.



Le Caire aux deux extrémités du siècle, Beyrouth en son milieu, sont donc les principaux foyers d'un mouvement qu'il convient toutefois de ne pas réduire à ces seules capitales. Outre le fait qu'il faut veiller à ne pas commettre d'anachronisme en posant d'emblée la réalité d'un monde arabe précisément en train de construire sa définition moderne par le biais des premiers mouvements nationalistes qui naissent à partir des nouvelles représentations du monde favorisées, notamment, par la diffusion de l'imprimé<sup>16</sup>, il faut bien voir que la *nahda* essaime, largement en fonction de critères sociaux ou géographiques, dans un milieu particulier, celui des couches favorisées des grands carrefours urbains (Alexandrie, mais aussi Alep par exemple). Par ailleurs, l'existence d'un ou deux foyers principaux ne doit pas faire oublier qu'il s'agit d'un mouvement qui dépasse les frontières arabes puisque la *nahda*, comme le prouve notamment la diffusion des publications imprimées à la fin du siècle<sup>17</sup>, associe des acteurs de culture et d'expression arabes dans l'ensemble du monde musulman et même au-delà. On peut penser au réformisme indien<sup>18</sup>, avec un auteur tel que Rahmatullah al-Hindî qui publie à Istanbul, en 1867, un ouvrage rapidement traduit vers le turc, mais également au Nouveau Continent où séjournèrent quelques-unes des plus grandes figures littéraires de la *nahda* – Gibrân Khalîl Gibrân (1883-1931) ou bien encore, alternant avec des séjours au Caire, Farah Antûn (1874-1922), sans parler de capitales européennes, Londres ou Paris par exemple, où vit un Fâris Shidyâq vers le milieu du siècle, et où se rencontrent de grandes figures du réformisme religieux et/ou politique telles que Jamal al-dîn al-Afghânî (1838-1897) et Muhammad 'Abduh (les deux hommes fonderont à Paris, en 1884, la revue *Al-'Urwa al-wuthqâ*).

### 3. Médiums : communication et reproduction mécanique

On ne saurait nier, par conséquent, le rôle du contexte politique créé par l'intrusion européenne – sous ses formes agressives mais également pacifiques car le colonialisme, économique et politique, eut naturellement aussi une dimension éducatrice et même émancipatrice, en particulier à travers l'œuvre des missions chrétiennes<sup>19</sup> (catholiques, protestantes et orthodoxes). Mais comment cet apport extérieur s'articule-t-il aux dynamiques internes, locales, du changement ? Comment a pu avoir lieu cette effervescence culturelle que l'on nomme la Renaissance arabe ? Quelles sont les conditions de sa réussite ?

Une forme de réponse, souvent négligée, consiste à souligner l'importance des supports de transmission, au sens large du terme, des *médiums* techniques. Le XIX<sup>e</sup> siècle de la Renaissance arabe est celui de la première mondialisation, de la première « révolution des communications<sup>20</sup> ». Celle-ci va permettre que soit implanté dans la région un nouveau système de distribution des productions de l'esprit, lesquelles, naturellement, ne tarderont pas à se trouver modelées, modifiées, métamorphosées même dans certains cas, par les canaux qu'elles ont empruntés pour être partagées. Car si l'histoire culturelle arabe insiste, à juste titre, sur l'importance pour la région du facteur politique (qui est loin de se réduire à

---

16 Cf. B. Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1991 (traduction française : *L'Imaginaire national*, La Découverte, 1996).

17 A. Ayalon, *Language and Change in the Arab Middle East*, 1987.

18 B. D. Metcalf, *Islamic Revival in British India: Deoband (1860-1900)*, 1982.

19 Sans oublier l'œuvre de ces « altermondialistes » de l'époque, inspirés par les idées socialistes, que furent les saint-simoniens. Plus tard dans le siècle, il faut aussi prendre en compte, mais cette histoire reste encore mal documentée, l'influence des loges maçonniques.

20 A. Mattelard, *La communication-monde*, 1991.

l'expansionnisme colonial européen), celui-ci joue d'autant plus qu'il s'inscrit dans une nouvelle géopolitique où se met en place tout un réseau de communications, réseau largement inédit quand bien même il recouvre en partie certaines circulations antiques. Toutes les régions arabes sont désormais reliées entre elles et au reste du monde par un système routier modernisé (Muhammad 'Alî rénove celui de l'Égypte dès sa prise de pouvoir), par des liaisons transméditerranéennes régulières grâce à l'introduction des vapeurs dès les années 1830, conjointement à la création de nouvelles routes maritimes internationales (ouverture du canal de Suez en 1869), par le développement rapide du chemin de fer dès les années 1840 en Égypte<sup>21</sup>, par l'apparition du télégraphe (l'Égypte est ainsi reliée à l'Europe et à l'Inde, par un câble sous-marin, à partir des années 1860)... Et ce sont justement ces voies, ces routes, ces lignes, ces canaux qu'empruntèrent les mobilisations, politiques et culturelles, suscitées par cette mondialisation. À l'image de l'essai que compose 'Abd al-Rahmân al-Kawâkibî (1849-1902) imaginant la réunion, à La Mecque, de représentants de la « nation » musulmane venus de tous les horizons du monde, y compris ceux de l'émigration (*Umm al-qurâ*, en 1902), les idées de la Renaissance arabe ont pu se fertiliser l'une l'autre grâce à l'existence de ces nouveaux vecteurs d'échanges, de rencontres, d'expériences partagées...

À juste titre, les historiens arabes s'offusquent des interprétations qui font de la *nahda* une heureuse conséquence de l'« intrusion » européenne<sup>22</sup>. Une telle lecture, particulièrement difficile à admettre du point de vue local, est certes réductrice. Elle oublie bien des facteurs (économiques, démographiques<sup>23</sup>...); elle simplifie à outrance des phénomènes complexes de résistance, d'acclimatation, de transformation, avec leurs variables, elles-mêmes fonctions de la relation des différentes régions arabes avec le pouvoir ottoman; elle revient, enfin, à dénier toute initiative endogène. Pourtant, ce n'est pas faire injure aux acteurs locaux, ni mésestimer leur importance, que de souligner le fait que leur action n'aurait pu prendre les mêmes formes, ni entraîner les mêmes conséquences, sans cette conjoncture particulière, celle de la création d'un réseau d'échanges, sans équivalent jusqu'alors, de ville à ville, de province à province, et même entre les grandes métropoles arabes et le reste du monde.

L'autre immense révolution technique au temps de la *nahda*, aura été, bien entendu, la diffusion croissante dans le monde arabe des produits imprimés. En tant que telle, la reproduction mécanique de l'écriture était loin d'être inconnue dans la région. Outre les récits de voyageurs, commerçants et autres ambassadeurs arabes ou musulmans qui en signalaient l'usage dans les pays où ils séjournèrent, on sait qu'une presse avait été installée à Istanbul, sous l'égide des autorités ottomanes, dès 1722 (sans oublier les imprimeries pour l'hébreu, présentes dans cette ville dès le xv<sup>e</sup> siècle). Plus tôt encore, on pratiquait déjà l'art de l'imprimerie, sur une échelle tout aussi modeste et d'abord pour des textes liturgiques en syriaque, dans quelques couvents de la montagne libanaise. Mais à partir de la création de l'imprimerie de Bûlâq, sur les rives du Nil, en 1821, des secteurs de plus en plus larges des sociétés arabes allaient pouvoir désormais être irrigués par le mot imprimé.

L'historique de ce projet suffit à éclairer l'importance que revêtait cette initiative aux yeux du fondateur de l'Égypte moderne. Alors que l'histoire culturelle ne retient bien souvent que la figure de Rifâ'a al-Tahtâwî, qui accompagnera en France, en tant qu'imam, les boursiers égyptiens en 1826 et deviendra, de fait, un des pionniers de l'imprimé dans son pays, c'est dès

21 Le développement de la région est globalement moins marqué, en dépit de la célèbre ligne du Hedjaz qui sera achevée, pour le tronçon Istanbul-Damas, en 1898. Voir Ch. Issawi, « Middle East Economic development, 1815-1914: the General and the Specific », in *The Modern Middle East, op. cit.*

22 Voir par exemple Luîs 'Awad, *Târîkh al-fîkr al-misrî al-hadîth*, 1967.

23 Voir à ce sujet Ch. Issawi, *The Economic History of the Middle East*, 1966 et R. Owen, *The Middle East in the World Economy*, 1981.

l'année 1815, à l'occasion des toutes premières « missions », que Muhammad 'Alî envoie à Milan un certain Nicolas Masâbkî al-bayrûfî pour qu'il se forme à l'art de la typographie. Accompagné de trois autres compagnons, ce dernier rentrera en Égypte avec le matériel nécessaire à la future imprimerie nationale, dont il deviendra également le premier directeur. Cette expérience égyptienne montre comment il fallut toute la vigueur de l'initiative politique pour imposer l'usage de la reproduction mécanique de l'écriture. Pourtant, au contraire de ce qu'on affirme souvent, il serait faux de prétendre que le monde musulman, notamment dans ses régions arabes, persista aussi longtemps dans son refus de cette innovation pour des raisons essentiellement religieuses (même si ces dernières ont pu être souvent mises en avant pour les besoins de l'argumentation). En vérité, il est plus juste de percevoir que l'imprimerie s'est introduite dans les pays du Moyen-Orient lorsqu'on n'y fut plus en mesure, sur ce point comme sur d'autres, de tenir à distance une technique dont on percevait, plus ou moins confusément, la menace qu'elle représentait pour toute une économie symbolique ; d'abord d'un point de vue matériel (dans la seule ville d'Istanbul, les étudiants en sciences religieuses étaient, vers les années 1840, environ 5 000<sup>24</sup>, et les copistes, plusieurs dizaines de milliers<sup>25</sup>), mais plus encore sur un plan immatériel ou plus exactement symbolique, parce que la diffusion de l'imprimerie ébranlait les fondements traditionnels de la reproduction du savoir, de sa hiérarchisation sociale et culturelle... Et à vrai dire, toute l'histoire de la *nahda* montre que pareilles alarmes étaient loin d'être infondées.

Dans ce contexte, on ne peut s'étonner de constater que l'usage de l'imprimerie est resté un long moment cantonné à quelques cercles restreints. Le milieu du siècle toutefois vit bourgeonner les initiatives privées, à la faveur d'un mouvement qui s'emballa pour culminer durant les deux dernières décennies, quand l'acculturation du monde arabe à l'imprimé fut quasiment achevée. Dès lors en effet, la lithographie – que l'on peut analyser comme une sorte de stade intermédiaire entre le monde du manuscrit et celui de l'imprimé<sup>26</sup> – commença à passer de mode, tandis que l'ensemble des pratiques sociales recouraient désormais, peu ou prou, à l'écriture mécanique : enseignement et administration depuis que les pouvoirs locaux avaient mis en œuvre la réforme de leurs appareils à grand renfort de manuels, de règlements et de formulaires administratifs ; communication à partir du moment où se multiplièrent, dans la seconde moitié du siècle, journaux et revues qui portaient la rumeur du monde ; mais aussi commerce lorsque, à côté des traditions héritées fondées sur la parole donnée et le contact personnel, apparurent de nouvelles pratiques parmi lesquelles figurait la publicité imprimée (la première imprimerie spécialisée dans l'impression d'affiches fut créée en Égypte en 1870) ; la culture, enfin, et en premier lieu la littérature, dont la signification sociale fut totalement transformée par l'utilisation, déjà banale à la fin du siècle, du nouveau médium.

En effet, il était désormais devenu naturel pour un auteur arabe de cette époque de faire appel aux services d'un imprimeur. Au début des années 1870, ils sont déjà largement plus d'un millier au Caire à l'avoir fait<sup>27</sup>. Or, passer par les presses mécaniques, c'était bien plus qu'accroître le nombre des exemplaires d'un même texte et en diminuer le coût ; *publier*, au sens moderne (et occidental) du terme<sup>28</sup>, signifiait, littéralement, s'adresser à un public en adoptant un mode de communication structuré par des règles fort différentes de celles du manuscrit, lequel ne connaissait pas les tables de matières, les titres intérieurs, les différents

---

24 U. Heyd, « The Ottoman 'Ulemâ and Westernization in the Time of Selim III and Mahmûd II », *The Modern Middle East*, op. cit., p. 35.

25 W. Gdoura, *Le début de l'imprimerie arabe à Istanbul et en Syrie*, 1985.

26 A. Demeerseman, « Une parente méconnue de l'imprimerie arabe et tunisienne : la lithographie », *IBLA*, n° 64, 1954 et n° 65, 1955.

27 Cf. A. Nusayr, *Harakat nashr al-kitâb fi misr fîl-qarn al-tâsi' 'ashar*, 1994.

28 Le verbe terme arabe, *nashara*, évoque davantage l'idée de propagation, de diffusion.

régimes de fontes, la ponctuation, etc., en bref tout ce qui est propre à l'édition d'un texte moderne. Peu à peu, les manuscrits richement calligraphiés et soigneusement préservés dans les bibliothèques cédèrent ainsi la place aux imprimés reproduits mécaniquement à l'infini ou presque. L'époque classique avait vu perdurer pendant des siècles la primauté d'un savoir, sans doute fondé sur l'écrit mais largement transmis par voie orale, au sein d'une collectivité solidaire formée de groupes de pairs, totalement acquis à l'idée d'une nécessaire limitation des connaissances aux seules élites. Conjointement à la transformation du système éducatif introduisant une nouvelle conception du savoir capable de surmonter les modèles hérités pour en produire de nouveaux<sup>29</sup>, le développement d'une « librairie » arabe, au sens que prend ce terme dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple, ainsi que l'essor d'échanges de plus en plus médiatisés par le mot imprimé, dessinent le cadre d'une nouvelle économie symbolique, structurée de manière totalement inédite : primauté de l'imprimé sur le manuscrit et de l'écrit sur la parole, individualisation grandissante des pratiques, « vulgarisation » démocratique du savoir profane porteur de progrès, clarté d'un message destiné à une diffusion de masse...

#### 4. Médiations : mutations linguistiques et traductions

Mettre de la sorte l'accent sur l'acte de communication, et donc sur la teneur d'un message qui vaut, entre autres critères, par sa clarté, constituait naturellement un changement radical par rapport aux conceptions du monde classique. Alors que la règle posait jusqu'alors la nécessité d'imiter les Anciens, de n'innover que dans le strict respect de leurs canons esthétiques<sup>30</sup>, les auteurs de la Renaissance arabe élaborèrent une nouvelle approche de l'écriture qui imposait une profonde mutation à cet instrument premier de la médiation du monde qu'est la langue.

En rupture avec les usages du passé, cette nouvelle attitude vis-à-vis de l'outil linguistique dont on souhaitait davantage qu'il fût le support, aussi efficace que possible, de la transmission d'informations, était en train de s'élaborer ; il fallait donc s'expliquer, chercher à diffuser des modèles. Telles sont les raisons qui présidèrent à la production d'une série d'instruments que l'on pourrait qualifier de techniques. À l'image de Fâris Shidyâq, que sa connaissance passionnée de la culture classique n'empêchait pas d'être l'auteur de plusieurs ouvrages de ce type, les hommes de la *nahda*, en particulier à ses débuts, travaillèrent d'emblée à la modernisation de l'outil linguistique. Ils produisirent ainsi des manuels de style (par exemple les textes de Nâsîf (1800-1871) et plus encore d'Ibrâhîm al-Yâzîjî (1847-1906), auteur, en 1901, d'un précis de style *Lughat al-jarâ'id* qui témoigne à la fois de la place prise par la presse et de son influence sur la langue), des lexiques spécialisés tels que l'importante *Épître des huit mots* de cheikh Husayn al-Marsafî<sup>31</sup> (1815-1890), ou encore des dictionnaires et des encyclopédies modernes (le *Muhît al-muhît*, un des premiers dictionnaires modernes, de Butrus al-Bustânî, publié à Beyrouth en 1870 et l'Encyclopédie – *Dâ'irat al-ma'ârif* – dont la publication est entamée en 1876. Les débats sur la capacité de l'arabe à accompagner la modernisation, les polémiques sur l'emploi ou non de la langue vulgaire, remplirent les pages des revues<sup>32</sup>, qui, dans certains cas comme *Al-Tankî wal-tabkî* d'Abdallah al-Nadîm (1843-1896), choisirent même de revenir, à la demande des lecteurs, à une langue aussi proche que

29 Voir Çerif Mardin, « Religion and Secularism in Turkey », in *The Modern Middle East*, op. cit.

30 J.-E. Bencheikh, *Poétique arabe*, 1989.

31 Sur cet auteur, voir en particulier T. Mitchell, *Colonising Egypt*, 1998.

32 Pour la seule revue *Al-Muqtataf*, « La langue arabe et le temps », en 1867, « La langue arabe et la réussite » en 1882, « La réussite des Arabes et l'amélioration de leur langue », en 1888. Pour tous ces débats, voir M. K. al-Khatîb, *Al-lugha al-'arabiyya*, 2004.

possible des pratiques quotidiennes<sup>33</sup>. Parallèlement à une conception de plus en plus identitaire – et politique – de l’arabe, on vit se manifester un désir commun de la « moderniser » afin de lui permettre de remplir ses nouvelles fonctions dans le domaine de la représentation du monde.

La transformation des attitudes par rapport à la langue, source d’un renouvellement des médiations qu’il peut assurer, est observable également dans la mise en œuvre de très nombreuses traductions. Après avoir été assez rares et presque exclusivement limitées aux textes religieux, notamment à travers l’œuvre du Collège maronite de Rome (domaine qui sera poursuivi très tôt par le mouvement missionnaire avec, en particulier, la traduction arabe de la Bible commencée dans les années 1840), celles-ci vont prendre un tour nouveau en se multipliant dans deux domaines profanes. Le premier, souvent négligé, est celui des textes correspondant aux visées réformatrices du pouvoir, soit dans le domaine administratif, soit dans celui de la réflexion politique et morale, comme dans nombre d’ouvrages publiés sous l’autorité de Rifâ’a al-Tahtâwî, devenu directeur, après son retour de France, de l’École des langues (1835) et du Bureau de traduction (1841) fondés par Muhammad ‘Alî ; le second, bien plus remarqué, est celui de la littérature et de l’essai. Les romans – pour lesquels on se contente, dans un premier temps, d’un néologisme calqué sur le français, *rumân*, pluriel *rumâniyât* – sont souvent édifiants et/ou éducatifs, tel le *Robinson Crusôë*, première traduction « moderne » due à Butrus al-Bustânî en 1861, ou bien encore *Les aventures de Télémaque*, de Fénelon, qu’arabise Rifâ’a al-Tahtâwî dès 1849 mais pour lequel il ne trouvera d’éditeur que vers la fin de sa vie, en 1867. Assez rapidement toutefois, la demande du public, à l’évidence avide de ces textes d’un genre nouveau, contribue à augmenter le flux qui s’élargit pour concerner les grandes œuvres romanesques dans la plupart des littératures européennes (y compris la russe) et qui offre ainsi une source de revenus non négligeable pour bien des grands noms de la Renaissance arabe : disponible pourtant en arabe dès 1864, le roman de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, sera encore traduit par Muhammad ‘Uthman Jalâl en 1862, puis par Farah Antûn en 1902 avant qu’al-Manfalûtî n’en propose sa célèbre version, sous le titre de *La Vertu*, en 1923.

Il est vrai que les conceptions rousseauistes véhiculées par le célèbre roman français de la fin du XVIII<sup>e</sup> ont contribué, dans ce cas précis, à la vogue de ce texte. En effet, à côté des textes de fiction qu’elles publient en feuilleton, les très nombreuses revues qui voient alors le jour – il s’en crée plus d’une centaine de titres, rien qu’en Egypte, entre 1885 et 1900, offrent également d’autres textes, tirés de publications étrangères, dans le domaine de l’essai et de la vulgarisation scientifique. Grâce aux illustrations de la presse imprimée, même les lecteurs qui ne se rendent pas à l’étranger ont accès aux inventions modernes fièrement exposées dans les pavillons des expositions universelles qui drainent des millions de curieux dans les grandes villes occidentales (la première du genre à lieu à Londres, en 1851). A l’image du mensuel médical *Al-Shifâ’* que fonde en 1886 Shibli Shimayyil (1850-1917), certains titres vont se spécialiser dans la traduction des découvertes scientifiques qui ont rendu possibles ces inventions, mais ils sont plus nombreux encore à exposer en arabe les théories scientifiques de l’heure. Plus que toute autre peut-être, les thèses de Darwin suscitent de très vifs débats, à commencer parmi les membres du corps professoral du Syrian Protestant College, tout juste fondé à Beyrouth<sup>34</sup>. Au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, un Farah Antûn par exemple dans sa revue *Al-Jâmi’a* mais également le jeune Salâma Mûsâ dans les pages de *Al-Muqtataf* se font les « passeurs » des théories sociales et philosophiques occidentales les plus récentes et les plus audacieuses (Proudhon, Marx, Auguste Comte, Nietzsche...). Mais certaines de ces idées sont

---

33 Sabri Hafez, *Genesis of the Arabic Narrative Discourse*, 1993, p. 113 et sq.

34 S. Jeha, *Darwin and the Crisis of 1882 in the Medical Department*, 2004.

déjà anciennes puisque c'est dès les années 1890 que Ya'qûb Sarrûf<sup>35</sup> s'en prend, dans les pages d'*Al-Muqtataf*, à la « corruption de l'école des socialistes ». Ce sont néanmoins les penseurs dont l'œuvre porte sur le monde arabe qui trouvent l'écho le plus important : Ernest Renan bien entendu et sa conférence, prononcée à la Sorbonne en mars 1883, sur *L'islamisme et la science* que réfutera al-Afghânî, mais également Gustave le Bon, et tout particulièrement *La civilisation des Arabes*, écrite en 1884 dont le jeune nationaliste 'Abd al-Ghanî al-'Uraysî traduira quelques chapitres à son retour de Paris en 1913 dans les pages d'*Al-Mufîd*, un des quotidiens les plus influents de l'époque.

### Les revues

S'il est difficile de privilégier tel ou tel titre au sein de la myriade de revues, souvent éphémères qui apparaissent dans le monde arabe lors du dernier quart du xix<sup>e</sup> siècle, on peut néanmoins distinguer certaines orientations.

*Al-Muqtataf*, fondé Ya'qûb Sarrûf (1852-19267) et Fâris Nimr (1856-1951) à Beyrouth en 1876, se veut un « mensuel scientifique, industriel et agricole ». Très vite pourtant, et plus encore dès lors qu'il paraît en Egypte à partir de 1884, il s'affirme comme l'organe des élites intellectuelles en défendant les idées les plus avancées. Ibrâhîm al-Yâzîjî, Sulaymân al-Bustânî, Jurjî Zaydân font partie des premiers collaborateurs d'une publication qui, avec des les plumes d'un Shibli Shimayyil ou d'un Salâma Mûsâ, défend hardiment la théorie de l'évolution de Darwîn, et s'efforce de dégager les idées scientifiques de l'emprise de la religion.

*Al-Hilâl* est créé en 1891 au Caire où réside Jurjî Zaydân à partir de 1883. Jouissant d'une des meilleures diffusions pour l'époque (5 000 abonnés, dès la seconde année de sa parution), ce mensuel culturel tourné vers les sciences humaines accorde une attention toute particulière à l'histoire arabe et musulmane. A côté des nombreuses rubriques d'actualités, de notices sur les grandes figures de l'époque (al-Afghânî, l'émir Abdelkader...), son lectorat, plus large que celui d'*Al-Muqtataf*, y découvre en feuilleton les célèbres romans historiques de son principal animateur. Il demeure aujourd'hui encore une des grandes revues culturelles du monde arabe.

*Al-Manâr* est lancé en 1898 par Rashîd Ridâ (1865-1935), un libanais tout juste arrivé au Caire. Sur les recommandations de son mentor, Muhammad 'Abduh, la revue se tient à l'écart des questions politiques et se consacre à défendre les idées du maître à penser de *l'islâh* dont elle contribue à étendre l'influence dans l'ensemble du monde arabe et même musulman. Le nom de la revue reste en particulier attaché à la publication, entre 1900 et 1912 (sept ans donc après la disparition du « maître imam ») du commentaire coranique que donnait celui-ci à Al-Azhar.

Ne serait-ce qu'au sein des « milieux cultivés », expression qu'il faut tout de même entendre dans un sens un peu plus large à partir de cette époque<sup>36</sup>, les représentations du monde allaient s'en trouver considérablement modifiées. D'autant plus qu'il faut élargir la

35 « Fasad madhab al-ishtirakiyin », *Al-Muqtataf*, vol. XIV, 1890, pp. 361-364.

36 A titre indicatif, un article de *Al-Hilâl* estime à 200 000 personnes le lectorat de la presse égyptienne en 1897. Cf. S. Sheehi, « Arabic Scientific-Literary Journals... », *art. cit.*

perspective en considérant qu'une large partie de la production littéraire à l'époque de la *nahda* était également, directement ou indirectement, la « traduction » d'œuvres étrangères – ou plus précisément leur *arabisation* car bien souvent il y avait une volonté délibérée d'adaptation, voire de recréation. Et ce n'est pas nier l'apport spécifique de la littérature arabe de cette époque, apport manifeste, entre bien d'autres exemples, par l'élaboration d'une narrativité spécifique<sup>37</sup>, que de reconnaître l'importance de cette « inspiration » que les auteurs de la *nahda* trouvèrent chez leurs modèles étrangers. Ce que l'on pourrait appeler des « tradaptations » étaient naturellement étroitement liées au processus de renouveau linguistique, renouveau dont elles étaient à la fois le vecteur et le laboratoire, ne serait-ce que par la nécessité de forger des structures lexicales et morphologiques appropriées à la nature des « textes sources » et aux visées des « textes cibles » mais elles étaient également, sur un autre plan, l'instrument d'un renouvellement de l'imaginaire collectif à travers la propagation, y compris sous une forme diffuse, médiatisée par l'arabisation, de nouveaux modèles de représentation du monde.

Ce double processus, par lequel le renouveau des usages de l'écriture accompagnait indissociablement celui des représentations transmises, s'inscrit en définitive dans une nouvelle perception de la langue. Peu à peu dépouillée de son caractère sacré – et le mot est à prendre au pied de la lettre dans des sociétés où la référence au Coran, à côté d'autres textes religieux, est bien entendu centrale –, celle-ci pouvait davantage être mise à distance, objectivée, « réifiée »... Elle n'apparaissait plus comme une réalité outrepassant la mesure de l'homme, donnée une fois pour toutes dans sa perfection miraculeuse (selon le dogme de l'insupérabilité du texte coranique<sup>38</sup>), mais elle s'offrait davantage, au contraire, comme un objet doté d'une épaisseur historique, à la fois lourd de tout un passé et appelé à un devenir ; un artefact par conséquent susceptible d'évoluer, voire d'être réformé. Cette évolution, fondamentale dans la conception même de la langue, est également au principe des premières histoires de la littérature rédigées selon une perspective moderne, au tout début du xx<sup>e</sup> siècle (Jurjî Zaydân, notamment, en 1907). Rompant avec la vision atemporelle des florilèges du passé, elles manifestaient la claire volonté de s'appropriier les modèles épistémologiques européens transmis, notamment, par l'orientalisme. Désormais, la médiation linguistique n'était plus perçue comme transparente, étrangère à l'histoire ; elle possédait au contraire une épaisseur temporelle, une profondeur sociale, parce qu'elle était conçue comme le produit des hommes et de leurs sociétés. Cela signifiait aussi que l'on imaginait pouvoir agir sur son évolution, et mettre cet instrument au service d'une cause, de l'histoire... Un tel renversement de perspective par rapport à la finalité de la langue est, bien entendu, au cœur de la production littéraire de la Renaissance arabe.

##### 5. Médiateurs : « grands auteurs » et plumitifs

Le double phénomène de mutation linguistique et de renouvellement des représentations apparaît de plus en plus clairement au fur et à mesure que l'on progresse dans le siècle. La production littéraire aborde des contrées ignorées de l'esthétique classique, même si elle ne rompt pas totalement avec sa fréquentation de certains rivages bien explorés. En effet, même renouvelé, le canon ancien demeure pratiqué, en poésie et dans des genres en prose particuliers tels que la *rihla* (récit de voyage) ou encore la *maqâma* (séance), tel le *Majma' al-bayrayn*, œuvre de Nâsîf al-Yâzîjî en 1856 et plus encore, due à la plume de al-Muwaylihî

---

37 Sabri Hafez, *Genesis of the Arabic Narrative Discourse*, op. cit.

38 Cf. les analyses de Katia Zakharia sur le dogme de l'*i'jâz* dans H. Toelle et K. Zakharia, *A la découverte...*, op. cit., pp. 45-46.

(1868-1930), le *Hadîth 'Isâ bni Hishâm* dont la publication en feuilleton dans le journal égyptien *Misbah al-sharq* est entamée dès 1898. L'« invention » du siècle reste toutefois cette nouvelle manière de s'exprimer en prose qui ne cesse d'affirmer sa différence par rapport aux modèles hérités. On la trouve dans la presse et les revues mais elle reçoit sa formulation la plus aboutie avec l'essai, et le roman<sup>39</sup>, sachant que l'un et l'autre peuvent se confondre à maintes reprises, à l'image du célèbre *'Alâm ad-dîn*, un texte à visée pédagogique, sous la forme d'un voyage imaginaire en Europe, que publie en 1882 le grand commis d'Etat égyptien, 'Ali Mubârak Pacha (1823-1893). Même si elle est réductrice, comme toutes les formules de ce type, l'affirmation que la Renaissance arabe marque les prémices de ce qui deviendra le « temps du roman », aux dépens de la suprématie de la poésie, n'est pas sans fondement. Sur ce phénomène, largement traité ailleurs dans cet ouvrage, il convient de présenter quelques remarques selon la perspective adoptée ici, à savoir du point de vue de la constitution, sur un mode radicalement différent, des champs littéraires et culturels arabes propres à l'époque moderne.

À l'orée du xx<sup>e</sup> siècle, il commence à devenir légitime de parler d'un « champ littéraire » arabe, au sens que donne Pierre Bourdieu à cette expression, c'est-à-dire un univers relativement autonome, possédant ses propres règles et sa hiérarchisation interne, et dont le fonctionnement, une fois décrypté selon les règles de la domination et de la quête de légitimité symbolique, permet d'interpréter les évolutions esthétiques, comprises comme le résultat d'une série d'interactions, résultant en particulier de l'adaptation des acteurs aux données changeantes du champ au sein duquel ils se meuvent. À l'évidence, légitimation et domination ne sont pas l'exclusive d'une époque, et la *nahda* arabe n'est en rien originale de ce point de vue ! En revanche, il est clair que les conflits autour de ces deux notions ont pris dans le monde arabe, à la fin du siècle, un tour qui n'a plus rien de comparable avec la situation à l'âge classique, jusqu'à la veille de la Renaissance. Il faudra toutefois attendre pour voir s'affirmer pleinement des tendances qui n'existent qu'en germe. Ainsi, la première « société d'auteurs » arabe ne sera créée qu'en 1911 : à peine plus d'un siècle, malgré tout, après la fondation de la Société des gens de lettres par Balzac... Le terme d'auteur est, sous cet angle, capital. Son apparition dans la culture arabe de cette époque, ainsi attestée, est le signe irréfutable d'une révolution dans le domaine symbolique : la constitution d'un nouveau corps de médiateurs, spécialistes du verbe.

On sait, depuis les travaux de Paul Benichou ou d'Alain Viala<sup>40</sup>, que la notion d'auteur, avec toutes ses implications juridiques et économiques, n'apparaît en Europe que peu avant l'époque moderne. Il faut en effet pour cela que la « librairie » traditionnelle disparaisse progressivement au profit de l'édition industrielle, évolution qui ne devient possible qu'à partir de la réunion d'un ensemble de conditions : industrialisation des techniques (mécanisation de l'imprimerie mais aussi de la fabrication du papier, et même des moyens de diffusion), présence d'un marché potentiellement exploitable (existence d'une population maîtrisant la lecture et dotée de moyens économiques et culturels suffisants), sans parler d'un

---

39 Il va de soi que l'on ne considère pas, ici, que le roman arabe apparaît avec la publication de *Zaynab*, par Muhammad Haykal, en 1914. Cette affirmation, traditionnellement reprise par une critique qui aime à se recopier, n'est plus guère recevable. Outre la difficulté, bien entendu, de donner ainsi une date de naissance à un phénomène qui ne peut exister sans une genèse, on voit bien, d'une part, qu'elle repose sur une catégorisation strictement occidentale, et même européenne, du roman, faisant fi de l'existence de formes spécifiques pour la prose de fiction arabe (et il en existe, naturellement), et que, de l'autre, elle n'est plus tenable au regard des travaux des historiens de la littérature qui ont produit largement assez de matériaux pour justifier une autre chronologie culturelle. Voir par exemple, S. Hafez, *The Genesis of the Arabic Narrative Discourse*, op. cit..

40 P. Bénichou, *le sacre de l'écrivain*, José Corti, 1973 et A. Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Minuit, 1985.



contexte sociopolitique favorable : adoption de régulations juridiques, économiques et politiques au service de la montée en puissance des notables urbains associés à la réforme étatique<sup>41</sup>... En France par exemple, cette mutation s'effectue au début de l'époque moderne, et ses conséquences esthétiques sont considérables. À quelques décennies d'intervalles, on perçoit bien, pour le domaine français, que les choix d'écriture d'un Voltaire ou d'un Chénier ne peuvent plus être ceux d'un Balzac ou d'un Hugo. Il ne s'agit pas seulement de modes littéraires changeantes, d'évolutions plus ou moins importantes, mais bien d'une nouvelle définition sociale de l'acte d'écrire. Un regard traversant sur les principaux foyers culturels arabes tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle met en évidence des phénomènes comparables (et non pas similaires, tant les conditions matérielles et politiques sont différentes, sans parler des substrats culturels). Même si d'autres incarnations plus traditionnelles continuent d'exister, un nouveau modèle social, celui de l'auteur *nahdawî*, apparaît, et son existence témoigne de la transformation du champ littéraire.

La notion d'auteur, telle qu'on l'entend aujourd'hui, est largement étrangère à toute culture préindustrielle, et donc à la culture arabe de l'âge classique. Dans ce contexte, les textes n'ont naturellement pas de propriétaires, au sens juridique du terme, mais également au sens moral. Les gloses en cascades, sur le mode du « commentaire du commentaire » par exemple, ou encore la valorisation de l'appropriation littéraire (*sariqa*), témoignent de cette réalité qui est une des explications possibles, sur un plan plus général, du caractère à la fois répétitif, assez impersonnel et plus encore rarement intime, de cette esthétique. À rebours, l'essor, à l'époque moderne, du roman, centré autour d'une figure individuelle, est naturellement la manifestation la plus éclatante d'une sorte de coup de force symbolique qui place l'individu, par le biais du personnage et de son double créateur, au centre de la scène littéraire. L'importance de l'autobiographie<sup>42</sup>, au moins sur le plan quantitatif, relève bien entendu de la même tendance. La publication du *Kitâb al-ayyâm* (1923-1924) par l'Égyptien Taha Husayn (1889-1973) est souvent considérée comme la première manifestation littérairement aboutie, à une époque relativement tardive par conséquent, de ce genre dans les lettres arabes modernes. Mais c'est négliger, parce qu'ils n'entrent pas dans les catégories préconçues de la critique, les aspects délibérément autobiographiques d'un texte par ailleurs quasiment inclassable tel que *La Jambe sur la jambe* de Fâris Shidyâq en 1855. En amont encore de ce premier monument de l'écriture arabe moderne, on doit souligner que l'œuvre de Rifâ'a al-Tahtâwî considérée comme fondatrice du mouvement de la Renaissance littéraire arabe, *L'Or de Paris* (1834), appartient naturellement à la même veine puisqu'elle apporte le témoignage personnel de l'auteur sur les années qu'il lui a été donné de vivre à Paris. Conseiller du prince ou journaliste, la voix de celui qui ose désormais s'adresser au public en son nom propre révèle la constitution d'un nouvel ordre littéraire sous le signe de l'individualisation.

Toute l'importance des changements liés à l'apparition de cette figure de l'auteur écrivain se révèle lorsqu'on appréhende les conséquences, non pas seulement esthétiques, mais si l'on veut sociolittéraires, de cette « invention » moderne. Être un homme de lettres, ce n'est pas seulement exercer un magistère littéraire, voire moral, dans la sphère immatérielle des idées ; c'est aussi, très concrètement, pratiquer un métier. La formation progressive d'un champ littéraire – dont le caractère nettement transnational constitue une variable qui mérite d'être notée par rapport à l'expérience européenne – va permettre la professionnalisation de l'écriture. La multiplication des débouchés éditoriaux pour les écrits, désormais dotés d'une valeur économique sur un marché, mais aussi la création de théâtres (le mouvement commence en Égypte à la fin des années 1860), voire le développement d'une scène musicale

---

41 C. V. Finley, *Bureaucratic Reform in the Ottoman Empire*, 1980.

42 Cf. R. Ostle, E. de Moor & S. Wild (eds.), *Autobiographical Writing in Modern Arabic Literature*, 1998.

moderne où les poètes deviennent en quelque sorte des paroliers car toute la *nahda* ne se réduit pas aux seuls aspects littéraires, modifient totalement les conditions matérielles de la production écrite. À partir du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, il devient envisageable de « vivre de sa plume » dans le monde arabe, et pas nécessairement en appartenant, de près ou de loin, à une institution publique (école, administration, Bibliothèque nationale, *Journal officiel*, etc.). Cette autonomie reste insuffisante, et pour longtemps d'ailleurs<sup>43</sup>. Les intellectuels arabes, les patrons de presse, les journalistes, les écrivains, les poètes, les dramaturges... doivent continuellement négocier leur liberté d'expression, en jouant des rivalités entre puissances occupantes, entre potentats locaux, en se déplaçant d'une capitale à une autre, en rusant avec la censure (la première législation ottomane sur les publications date de 1882)... Il n'en demeure pas moins que leur existence sociale en tant que spécialistes de l'écriture leur est reconnue, même au prix de concessions. L'évolution de la langue en témoigne avec l'apparition d'expressions comme *arbâb al-aqlâm*<sup>44</sup> (littéralement, les « patrons de la plume »), ou encore des glissements de sens à l'image de celui que connaît le mot *kâtib* qui, de secrétaire, prend peu à peu la signification d'auteur, d'écrivain. On ne saurait citer toutes les figures qui font leur apparition sur la scène publique à cette époque, et qui sont, souvent, issues de milieux modestes. Exemple de ces nouvelles trajectoires sociales, on peut citer néanmoins le nom de Jurjî Zaydân dont l'itinéraire personnel résume assez bien l'effervescence de cette époque. Fils d'un modeste restaurateur de Beyrouth, autodidacte d'abord tourné vers la médecine, il deviendra un des plus influents patrons de presse de son époque, un historien passionnément attaché à la langue et à l'histoire des Arabes dont il rappellera les « grandes heures » passées, pour mieux préparer l'avenir, en donnant au roman historique arabe ses premières lettres de noblesses.

On l'oublie souvent, mais la *nahda* ne se limite pas à quelques grands noms gravés, pour l'éternité, au panthéon des lettres. Le renouveau de l'écriture arabe est également l'œuvre d'une cohorte de plumitifs, d'écrivassiers, de folliculaires, qui ne sont jamais sortis d'un anonymat auquel les vouait d'ailleurs souvent la nature de leurs travaux, bien souvent dans le domaine de la traduction et de l'adaptation. Leur *médiation* est bien souvent passée sous silence par la mémoire très sélective de l'histoire, qu'elle soit littéraire ou dite « des mentalités ». De ce point de vue, toute une réévaluation de l'apport de la Renaissance arabe demeure à faire pour intégrer à notre représentation de cette période une dimension non pas seulement qualitative mais quantitative<sup>45</sup>. À lire certains témoins de l'époque, tel Muhammad 'Abduh tonnait dans les colonnes du *Journal officiel* contre le flot continu de livres futiles et même pernicious, on imagine qu'une telle représentation, nourrie d'éléments statistiques, pourrait être assez loin de l'image d'Épinal, très idéalisée, qui a cours le plus souvent. À défaut de travaux de synthèse sur lesquels on pourrait s'appuyer, les quelques données que l'on peut glaner, notamment chez les historiens de l'imprimerie, offrent tout de même des aperçus intéressants. On constate par exemple que les hommes de la Renaissance, grands auteurs et plus encore obscurs tâcherons, ont été formés, dans bien des cas, par les systèmes d'enseignement traditionnels, en particulier religieux<sup>46</sup>. Dans le catalogue des *Grandes figures du XIV<sup>e</sup> siècle [de l'hégire]* que dresse au début du XX<sup>e</sup> siècle le lexicographe et bibliophile Ahmad Taymûr, les *shayks* (seize entrées) l'emportent ainsi nettement sur les *effendis* (neuf) ! Plus bas dans la hiérarchie des valeurs, on observe également que si les protes et les

43 Pour le cas égyptien, cf. Y. Gonzalez-Quijano, *Les gens du livre. Édition et champ intellectuel dans l'Égypte républicaine*, 1998.

44 L'expression, complétée par une apposition, plus explicite encore (*muntahilî sinâ'at al-inshâ'*, mot à mot, « ceux qui font profession de l'art de composer [des textes] ») vient par exemple sous la plume d'Ibrâhîm al-Yâzîjî, dans un article publié en 1897 dans la revue *Al-Bayân*.

45 A partir de travaux comme celui qu'a réalisé Aïda Nusayr ; cf. *Harakat nashr al-kitâb fî misr*, op. cit.

46 M. Tannâhî, *Al-kitâb al-matbû' bi-Misr fil-qarn al-tâsi' 'ashar*, 1996.

correcteurs étaient parfois des enseignants célèbres, ils étaient bien plus souvent encore d'anciens étudiants en religion, sans mérite particulier. Quant aux libraires, ils se sont tout naturellement installés auprès des mosquées importantes. Dans le domaine de la presse, on notera encore que c'est à un homme formé à al-Ahzar, cheikh 'Alî Yûsuf (1863-1914), fondateur du quotidien *Al-Mu'ayyid* en 1889, que l'on doit l'introduction des premières rotatives en 1906. On pourrait ainsi multiplier les exemples, dans tous les domaines, y compris celui du roman à succès où le premier *best seller* arabe n'est autre qu'un ancien étudiant d'Al-Azhar, Mustafa Lutfî al-Manfalûtî (1876-1924)...

Le phénomène n'a rien de surprenant si l'on pense aux énormes besoins, y compris en personnel qualifié, créés par le développement de l'imprimé arabe, et plus largement par la « modernisation » des sociétés de la région. Il est révélateur de la diversité sociale que la professionnalisation des métiers de l'écrit (et autour de l'écrit) rend possible dès lors qu'elle offre d'importantes perspectives de mobilité sociale. Une diversité sociale qui se note, par ailleurs, à l'apparition des premières plumes féminines : en 1881, une femme, Maryam Sarkis, signe dans la presse arabe (*Al-Muqtataf*), tandis que Hind Nawfal lance en 1892, dans l'Alexandrie cosmopolite et levantine, un journal féminin, *Al-Fatât*. Quelques années plus tard, Mayy Ziyâdah (1886-1941), la correspondante passionnée de Jibrân Khalîl Jibrân, ouvre au Caire un salon littéraire où se pressent les grands esprits de l'époque : Ya'qûb Sarrûf, Khalîl Mutrân, Lutfî al-Sayyid, al-'Aqqâd et le jeune Taha Husayn. Ces pionnières des lettres féminines répondent ainsi à l'appel en faveur de l'éducation de la femme que lançait un Butrus al-Bustânî par exemple dès les années 1860, et avant lui encore le père spirituel de la Renaissance arabe, Rifâ'a al-Tahtâwî. Une dynamique est créée que conforte encore la publication en 1899 de *La libération de la femme* par Qâsim Amîn (1865-1908) et que confirment, même si c'est pour dire son désaccord avec les conceptions émancipatrices, les articles publiés dans les revues de l'époque par une des premières femmes de lettres de l'époque, 'A'icha Taymûr (1840-1902).

Mais le véritable intérêt de cette présence, souvent méconnue, des réseaux prétendument traditionnels dans cette dynamique dont témoignent les nouveaux métiers de l'écrit – les plus prestigieux d'entre eux aussi bien que les plus humbles – est encore de nous rappeler, au regard de la diversité des trajectoires individuelles, toute la difficulté qu'il y aurait à tracer une ligne de partage trop nette entre le monde du manuscrit et celui de l'imprimé, entre l'époque dite « classique » de la culture arabe et la « modernité » littéraire et culturelle qu'ouvre la *nahda*. Celle-ci, on espère l'avoir montré, marque indéniablement l'entrée dans une époque fondamentalement différente de ce qui a précédé. Mais cela ne signifie pas que l'œuvre de la Renaissance arabe soit l'équivalent d'une *tabula rasa*, pas plus qu'elle ne serait la simple transposition, par les acteurs locaux, de modèles venus d'ailleurs. Au contraire, comprendre la radicale nouveauté de la Renaissance arabe exige aussi, paradoxalement, de percevoir les multiples filières qui ont permis à l'innovation de surgir du monde de la tradition.

## Bibliographie

Abdelmalek, Anouar, *Idéologie et Renaissance nationale. L'Égypte moderne*, Paris, Anthropos, 1969.

Arnaud, Jean-Luc, *Le Caire ; mise en place d'une ville moderne (1867-1907)*, Arles, Sindbad Actes Sud, 1988.

'Awad, Luïs, *Târîkh al-fîkr al-misrî al-hadîth*, Le Caire, Maktabat Madbûlî (1re édition, 1967).

'Awad, Luïs, *Al-mu'aththirât al-ajnabiyya fîl-adab al-'arabî al-hadîth*, Le Caire, Jâmi'at al-duwal al-'arabiyya, Ma'ad al-dirâsât al-'arabiyya al-'âliyya, 1962-1963.

Ayalon, Ami, *Language and Change in the Arab Middle East*, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Bennassar, Bartolomé et Lucile, *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats*, Paris, Perrin, 1987.

Bencheikh, Jamal Eddine, *Poétique arabe*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1989.

Berque, Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, Le Seuil, 1967.

Berque, Jacques, *Langages arabes du présent*, Paris, Gallimard, 1974.

Brown, L. C., *The Tunisia of Ahmad Bey. 1837-1855*, Princeton, Princeton University Press, 1974.

Buheiry, Marwan (ed.), *Intellectual Life in the Arab Middle East, 1890-1939*, Beyrouth, American University, 1981.

Chevallier, Dominique, *La Société du Mont Liban à l'époque de la révolution industrielle en Europe*, Paris, Geuthner, 1971.

Cole, Juan R., *Colonialism and Revolution in the Middle East: Social and Cultural Origins of Egypt's `Urabi Movement*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

Collectif, *Tâ'rîkh al-tibâ'a al-'arabiyya hattâ intihâ' al-qarn al-tâsi' 'ashar*, actes du colloque tenu les 22 et 23 octobre 1995, Abou Dhabi, Al-mujamma' al-thaqâfî, 1996.

Dawn, C. E., *From Ottomanism to Arabism. Essays on the Origins of Arab Nationalism*, Urbana, University of Illinois Press, 1973.

Delanoue, Gilbert, *Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2 vol., 1982.

Demeerseman, André, « Une parente méconnue de l'imprimerie arabe et tunisienne : la lithographie », *IBLA*, n° 64, 16e année, 4e trim. 1954 ; n° 65, 17e année, 1er trim. 1955.

Fawaz, Leila, *Merchants and Migrants in the Nineteenth-Century Beirut*, Cambridge, Harvard University Press, 1983.

Fawaz, Leila et Bayly, Christopher A. (eds.), *Modernity and Culture from the Mediterranean to the Indian Ocean*, New York, Columbia University Press, 2002.

Finley, C. V., *Bureaucratic Reform in the Ottoman Empire*, Princeton, Princeton University Press, 1980.

Fortna, Benjamin C., *Imperial Classroom: Islam, the State and Education in the Late Ottoman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

Gdoura, Wahid, *Le début de l'imprimerie arabe à Istanbul et en Syrie*, Tunis, Institut supérieur de documentation, 1985.

Gonzalez-Quijano, Yves, *Les gens du livre. Édition et champ intellectuel dans l'Égypte républicaine*, Paris, CNRS Editions, 1998.

Hafez, Sabri, *The Genesis of the Arabic Narrative Discourse*, London, Saqi Books, 1993.

Harik, Iliya F., *Politics and Change in a Traditional Society: Lebanon, 1788-1845*, Harvard, Harvard University Press, 1963.

Hourani, Albert, *Arabic Thought in the Liberal Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 (1re édition, 1962 ; traduction française : *La pensée arabe et l'Occident*, Paris, Naufal, 1991).

–, *The Emergence of the Modern Middle East*, London, Macmillan, 1981.

Hourani, Albert, Khoury, Philip S. et Wilson, Mary C., *The Modern Middle East*, Tauris, Londres et New York, 1993.

Ilbert, Robert, *Alexandrie : histoire d'une communauté urbaine*, Le Caire, IFAO, 1996.

Issawi, Charles, *The Economic History of the Modern Middle East*, Chicago, Chicago University Press, 1966.

Jeha, Shafik, *Darwin and the Crisis of 1882 in the Medical Department*, Beyrouth, American University in Beirut Press, 2004.

Keddie, Nekkie R., *Sayyid Jamal al-Din « al-Afghani »: A Political Biography*, Berkeley, California University Press, 1972.

Khatîb, Muhammad Kâmil (al-), *Al-nahda al-'arabiyya*, Damas, Manshûrât wizârat al-thaqâfa, Qadâyâ wa hiwârât al-nahda al-'arabiyya (4 vols.), 2004.

Khatîb (al-), Muhammad Kâmil, *Takwîn al-nahda al-'arabiyya ;1800-2000*, Damas, Wizârat al-thaqâfa, coll. Qadâyâ wa hiwârât al-nahda al-'arabiyya, 2001.

Khatîb (al-), Muhammad Kâmil, *Al-lugha al-‘arabiyya*, Damas, Wizârat al-thaqâfa, coll. Qadâyâ wa hiwârât al-nahda al-‘arabiyya, n° 30, 4 vol., 2004.

Khoury, Philip S., *Urban Notables and Arabian Nationalism. The Politics of Damascus: 1860-1890*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

Landes, David, *Bankers and Pashas*, Londres, Heineman, 1958.

Lewis, Bernard, *What Went Wrong?: The Clash Between Islam and Modernity in the Middle East*, Perennial, 2003 (trad. Française : *Que s’est-il passé ? L’Islam, l’Occident et la modernité*, Paris, Gallimard, 2002).

Makdissi, Ussama, *The Culture of Sectarianism: Community, History and Violence in Nineteenth Century Ottoman Lebanon*, Berkeley, University of California Press, 2000.

Metcalf, Barbara D., *Islamic Revival in British India: Deoband (1860-1900)*, Princeton, Princeton University Press, 1982.

Mitchell, Timothy, *Colonising Egypt*, Berkeley, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

Nusayr, Aïda Ibrâhîm, *Harakat nashr al-kitâb fî misr fîl-qarn al-tâsi‘ ‘ashar*, Le Caire, Hay’at al-kitâb, 1994.

Ostle, Robin, de Moor, Edgar et Wild, Stephan (eds.), *Autobiographical Writing in Modern Arabic Literature*, Londres, Saqi Books, 1998.

Owen, Roger, *The Middle East in the World Economy. 1800-1914*, London, 1981.

Rahnema, Ali (ed.), *Pioneers of the Islamic Revival*, London, Z Books, 1994.

Sabat, Khalîl, *Târîkh al-tibâ‘a fîl-sharq al-awsat*, Le Caire, Dâr al-ma‘ârif, 1966.

Saïd, Edward, *Orientalism*, New York, Random House, 1978 [*L’Orientalisme. L’Orient créé par l’Occident.*, Paris, Le Seuil, 1980].

Schölch, Alexander, *Ägypten den Ägypte, die politische und gesellschaftliche Krise der Jahre 1878-1882*, Londres, Ithaca Press, 1981.

Shaykhû, Luïs, *Târîkh fann al-tibâ‘a fî al-sharq*, Beyrouth, Manshûrât dâr al-mashriq, 2de edition, 1995.

Stephen Sheehi, *Foundations of Modern Arab Identity*, Gainesville, University Press of Florida, 2004.

S. Sheehi, « Arabic Literary-Scientific Journals: Precedence for Globalization and the Creation of Modernity », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 25, n° 2, 2005

Somel, Selcuk, *The Modernization of Public Education in the Ottoman Empire*, Leyde, Brill,

2001.

Tannâhî, Mahmûd M., *Al-kitâb al-matbû‘ bi-Misr fil-qarn al-tâsi‘ ‘ashar ; tâ’rîkh wa-tahlîl*, Le Caire, dâr al-hilâl, coll. Kitâb al-hilâl n° 548, août 1996.

Tibawi, Abdul Latif, *American Interests in Syria, 1800-1901: A Study of Educational, Literary and Religious Works*, Oxford, Clarendon Press, 1964.

Toelle, Heidi et Zakharia, Katia, *A la découverte de la littérature arabe*, Flammarion, 2003.

Zaytûnî, Latîf, *Harakat al-tarjama fî ‘asr al-nahda*, Beyrouth, dâr al-Nahâr, 1994.

Ziyâda, Khâlid, *Al-kâtib wal-sultân*, Londres, Riad El-Rayyes, 1991.

	<i>Événements politiques et socio-économiques</i>	<i>Événements culturels</i>	<i>Publications marquantes</i>
1798	Début de la campagne d'Égypte		
1805	Prise de pouvoir par Muhammad 'Alî		
1813		Premières missions de boursiers égyptiens vers l'Europe (Italie et France)	
1814	Invention du moteur à vapeur		
1821		Fondation de l'imprimerie Bûlâq au Caire	
1826	Début d'un demi-siècle de réformes ( <i>tanzimat</i> ) dans l'Empire ottoman		Départ d'al-Tahtâwî pour un séjour de cinq années en France
1828		Création du journal officiel égyptien, <i>Al-Waqâ'i' al-misriyya</i>	
1830	Début de la conquête française de l'Algérie Premières lignes maritimes à vapeur transméditerranéennes		
1834			Publication au Caire de <i>Talkhîs al-ibrîz...</i> (l'Or de Paris) par Rifâ'a al-Tahtâwî
1835	Charles Havas fonde à Paris son agence d'information	Ouverture de l'École des langues au Caire	Impression des <i>Mille et Une nuits</i> au Caire
1839	Promulgation du décret de Gülhane qui énonce pour la première fois les principes de la réforme ottomane		
1840			Début de la traduction de la Bible à Beyrouth
1841		Création du Bureau de traduction au Caire	
1844		Ouverture à Paris de l'École égyptienne sous l'égide du ministère français de la Guerre Première école (religieuse) pour filles au Caire	
1847	Reddition d'Abdelkader en Algérie	Lancement (par les Français) de <i>Al-Mubashshir</i> , journal officiel franco-algérien Création à Beyrouth de la Société des arts et des sciences par al-Bustânî et al-Yâzîgî	
1848			Début du théâtre arabe (Marûn Naqqâsh, à Beyrouth)
1851	<i>The Great Exhibition of the Works of Industry of All Nations</i> à Londres Première ligne télégraphique sous-marine		
1855	A Paris, première Exposition universelle que visite l'émir Abdelkader	Création à Istanbul du <i>Mir'ât al-Ahwâl</i> de Rizq Allah Hasûn, premier journal privé arabe	Publication à Paris d' <i>al-Sâq 'alâ al-sâq...</i> (La Jambe sur la jambe) de Fâris Chidyaq
1856	Nouvelles réformes décidées par le sultan 'Abd al-Majîd à		Publication à Beyrouth du <i>Majma' al-bayrayn</i> (Le



	Istanbul		confluent des deux mers) de Nâsîf al-Yâzîjî
1857	Promulgation par Muhammad Bey du <i>'ahd al-aman</i> , point de départ de la réforme dans la régence de Tunis		
1858		<i>Hadîqat al-akhbâr</i> , premier journal privé fondé par Khalîl Khûry à Beyrouth	
1859	Début des travaux de percement du canal de Suez		
1860	Conflits confessionnels en Syrie et au Liban	Création de <i>Nafîr suriyâ</i> , par Butrus al-Bustânî, de <i>Al-Jawâ'ib</i> par Fâris Chidyâq, et du <i>Al-Râ'id al-tûnisî</i> , le journal officiel tunisien	
1861			Traduction de <i>Robinson Crusoë</i> par Butrus al-Bustânî
1863	Début du règne du khédivé Isma'îl en Egypte.	Ouverture de la <i>madrassa wataniyya</i> , à Beyrouth, par Butrus al-Bustânî Création du Musée du Caire	
1865			Publication de <i>Ghâbat al-haqq</i> (La Forêt du droit), roman de l'Alépin Fransîs Marrâsh
1866		Fondation du Syrian Protestant College à Beyrouth (la future American University of Beirut)	
1867	Invention de la machine à écrire		Publication des <i>Aventures de Télémaque</i> de Fénelon par al-Tahtâwî
1868		Création au Caire de l'Association des connaissances pour l'édition des livres utiles ( <i>Jam'iyat al-ma'ârif li-nashr al-kutub al-nâfi'a</i> )	
1869	Inauguration du canal de Suez	Inauguration de l'Opéra du Caire et du théâtre de l'Azbakiyya	Première impression de la <i>Sîrat 'Antar</i> à Beyrouth
1870		Ya'qûb Sanû' crée sa compagnie théâtrale en Egypte Création de la Bibliothèque nationale ( <i>dâr al-kutub</i> ) du Caire Ouverture en Égypte de la première imprimerie spécialisée dans les travaux publicitaires	Edition à Beyrouth du <i>Muhît al-muhît</i> , le dictionnaire de Butrus al-Bustânî
1872		Ouverture de l'École normale ( <i>dâr al-'ulûm</i> ) du Caire	Parution à Beyrouth d' <i>Al-Jinan</i> (Les Jardins) de Salim al-Bustânî qui y fera paraître, en feuilleton, son roman <i>Zénobie</i>
1873	Le réformateur Khayr al-dîn devient Premier ministre à Tunis	Inauguration, en Egypte, de la première école publique de filles	
1875	Constitution à Beyrouth d'une société secrète, prélude au mouvement nationaliste arabe	Création de l'université Saint-Joseph à Beyrouth et du Collège Sâdiki à Tunis	
1876	Début du règne de Abdülhamid II à Istanbul L'Egypte est mise sous tutelle Invention du téléphone	Au Caire, lancement d' <i>Al-Ahrâm</i> par les frères Taqlâ et déplacement dans cette ville d' <i>Al-Muqtataf</i> créé peu avant à Beyrouth par Y. Sarrûf et F. Nimr	A Beyrouth, début de la publication de la <i>Dâ'irat al-ma'ârif</i> (l'Encyclopédie) de Butrus al-Bustânî

1879	Destitution du khédivé Isma'îl auquel succède son fils, Tawfiq		
1880		Muhammad 'Abduh devient le rédacteur en chef d' <i>al-Waqâ'i' al-misriyya</i> Création de l'Université d'Alger	
1881	Protectorat français en Tunisie Révolte de Ahmad 'Urâbî en Egypte	'Abd Allah al-Nadîm publie sa revue satirique <i>al-Tankît wal-tabkît</i> Une femme arabe, Maryam Sarkîs, signe de son nom, pour la première fois, un article dans une revue arabe ( <i>al-Muqtataf</i> )	Publication au Caire de <i>Risâlat al-kalim al-thaman</i> (l'Épître des huit mots) de cheikh Husayn al-Marsafî
1882	Protectorat britannique sur l'Égypte	Première législation ottomane sur les publications Polémique au sein du Collège Protestant de Beyrouth autour des thèses de Darwin	Publication de ' <i>Alam al-dîn</i> (L'étendard de la religion) par 'Alî Mubârak Pacha
1884		Afghânî et 'Abduh fondent à Paris la société secrète <i>al-'Urwâ al-wuthqâ</i> (L'Anse la plus solide)	
1886		Shiblî Shimayyil crée <i>Al-Shifâ'</i> , un mensuel médical	
1890		Fondation des éditions dâr al-ma'ârif au Caire	
1891			<i>Al-mamlûk al-shârid</i> (Le fugitif mamelouk), premier des 17 romans historiques de Jurjî Zaydân
1892		Création au Caire du <i>Hilâl</i> par Jurjî Zaydân et du <i>Manâr</i> par Rashîd Ridâ A Alexandrie, lancement d' <i>Al-Fatât</i> (La Jeune Femme), premier journal féminin	
1897			<i>Risâlat al-tawhîd</i> (traité de l'unicité divine) de Muhammad 'Abduh
1898	Achèvement de la ligne de chemin de fer Damas-Istanbul et début des travaux entre l'Anatolie et l'Irak	Fondation au Caire de la revue <i>Al-Manâr</i> , par Rashîd Ridâ	Début de la publication du <i>Hadîth b. Hishâm</i> d'al-Muwaylihî dans le <i>Misbah al-sharq</i>
1899	Création du premier syndicat ouvrier en Egypte dans l'industrie de la cigarette	Fondation au Caire du journal <i>Al-Mu'ayyid</i> par le cheikh 'Alî Yûsuf	Publication au Caire de <i>Tahrîr al-mar'a</i> (La libération de la femme), par Qâsim Amîn
1900			Publication par Ibrâhîm al-Yâziyî de <i>Lughat al-jarâ'id</i> (La langue de la presse)
1902			Réimpression, au Caire, d' <i>Umm al-qurâ</i> (La mère des villes, La Mecque), partiellement édité à Alep, en 1899, par son auteur, al-Kawâkibi
1904			Traduction de l'Iliade par Sulaymân al-Bustânî
1905	Premier gramophone et première lampa à gaz à Alep		Najîb 'Azûrî publie en français <i>Le Réveil de la Nation arabe</i>
1906	Introduction des rotatives au journal <i>Al-Mu'ayyid</i>	<i>Fatât al-sharq</i> (Jeune Femme d'Orient) revue féministe de Labîba Hâshim	'Arâ'is al-murûj (Les fiancées des prairies), premier recueil de nouvelles du libanais Jibrân

		Cheikh 'Alî Yûsuf introduit les premières rotatives pour son quotidien <i>Al-Mu'ayyid</i>	Khalîl Jibrân
1907		Début du cinéma égyptien (documentaire par Alfizzi Orvanelli)	
1908	Achèvement de la voie ferrée Damas-La Mecque	Création de la première université (privée) arabe au Caire	
1909	Révolution Jeune-Turque Première automobile à Alep	'Abd al-Ghanî al-'Uraysî fonde le quotidien <i>Al-Mufîd</i> à Beyrouth	
1910		Première exposition de peintres égyptiens au Caire Lancement de <i>Al-Riwâyât al-jadîda</i> , spécialisée dans la publication de récits traduits	Jurjî Zaydân entame la publication de <i>Târîkh âdâb al-lugha al-'arabiyya</i> (Histoire des lettres arabes)
1911		Création de la première société d'auteurs arabes	
1912		Nationalisation de l'Université du Caire Création de l'Association des amis du théâtre ( <i>Jam'iyyat ansâr al-tamthîl</i> ) Mayy Ziyâdah ouvre son salon littéraire au Caire	